

On dirait vraiment que nous sommes dans le Sénégal !... Si l'heure n'était pas aussi avancée et si je n'avais pas deux lieues à faire, j'irais embrasser avec plaisir cette belle mer aux eaux bleues qui baigne nos côtes. Mais demain, je n'y manquerai pas.

—Demain, lui répondis-je, si vous voulez me le permettre, je vous accompagnerai. A quelle heure partirons-nous ?

—D'abord, me dit-il, nous irons à pied, nous suivrons la montagne pour éviter de trop longs détours et nous partirons avant quatre heures du matin, pour saluer le soleil levant.

—Ça me va, lui dis-je encore, et je suis des vôtres, car il faut ajouter que nous devons être cinq ou six de la partie.

Le soir, après dîner, nous fixâmes de nouveau l'heure du départ et, après une cordiale poignée de main, nous nous séparâmes pour aller nous reposer un peu, nous promettant pour le lendemain une agréable journée de plaisir, étant joyeux et

Avec le doux espoir d'aller sur le rivage,
Admirer cette mer dont le flot bat la plage,
S'enivrer de ce bruit faiblement cadencé,
Qui nous laisse rêveurs après qu'il a cessé.

J'ignore si mes amis dormirent tranquillement jusqu'au moment de leur lever ; quant à moi, je n'avais jamais goûté un repos aussi doux depuis longtemps, et mon sommeil ne fut troublé que par un court rêve empreint de la plus exquise poésie, me retraçant les joies dont je devais jouir quelques heures plus tard.

J'étais plongé dans une douce somnolence, l'âme tranquille et le corps dispos, lorsque la pendule placée sur la cheminée de mon salon vint me rappeler qu'il était temps de partir.

Mes préparatifs terminés, je rejoignis mes amis qui m'attendaient déjà depuis plus de cinq minutes, quoique nous fussions un peu en avance sur l'heure fixée la veille et, accompagnés de nos fidèles Dick et Rob, deux fins limiers qui nous suivaient dans toutes nos courses matinales, nous quittâmes gaiement le village, nos vivres sur le dos, devisant à qui mieux mieux et nous promettant beaucoup de plaisir.

Il faut avoir respiré la brise embaumée du matin ; marché péniblement dans la montagne, gravi les sommets rocailleux et arides de notre région, contemplant, en arrivant sur le plateau, la beauté incomparable du soleil levant, qui enflamme l'horizon et transperce de ses rayons encore faibles une brume épaisse qui ne vous laisse arriver qu'une lueur blafarde ; foulé sous vos pieds le thym et la lavande dont l'agréable odeur excite votre odorat, pour comprendre tout ce qu'il y a de majestueux et de sublime dans cette nature qui nous environne, qui ne cesse de nous prodiguer ses charmes, nous faisant comprendre ainsi la puissance du Créateur.

Tout cela, je l'ai senti ce jour là, et il m'en est resté une agréable impression que ma plume est impuissante à décrire.

D'autres satisfactions nous étaient encore réservées :

En arrivant sur le plateau, et le jour commençant à paraître, le premier de la troupe s'écria : « la mer ! la mer ! » Ah ! oui, la voilà cette belle mer tant désirée et dont une lieue nous sépare encore ; c'est dans son onde bleuâtre et diaphane que nous irons plonger bientôt, nous laissant bercer mollement par son flot légèrement agité, dont les petites vagues viennent battre par instants le rivage, avec une cadence si régulière, que notre imagination en est étonnée et ravie tout à la fois.

Nous arrivons enfin ; nous foulons déjà le sable de l'admirable plage qui nous environne, nous laissons nos vivres à la garde de nos limiers, et nous nous rendons en un instant au bord de l'eau où stationne une foule de gais baigneurs et de charmantes baigneuses venus des localités voisines et attendant les neuf heures du matin pour prendre le bain.

Enfin, le moment tant désiré arrive : nous endossons notre costume de baigneur et nous nous jetons hardiment dans ce flot qui semble nous appeler de sa voix harmonieuse et douce, pour nous faire jouir de tout le plaisir que nous nous étions promis.

Ce fut un moment délicieux que celui où notre corps, fatigué par une longue marche, se balançait sans peine sur cette onde azurée, soulevé doucement par de petites vagues qui venaient le caresser, comme pour l'engager à rester dans leur sein le plus longtemps possible.

Près de nous était un groupe d'enfants qui se culbutaient, se jetant de l'eau sur leur corps d'un blanc mat et faisaient entendre de petits cris perçants. Plus loin, quelques jeunes filles au teint carminé, très coquettes avec leur costume de marin qui laissait ressortir leur gorge admirable, découverte, plus blanche que l'albâtre, et leur tête entourée d'une espèce de turban, ce qui ne nuisait en rien à leur grâce, se livraient à une sarabande effrénée sur la plage, ou s'abandonnaient nonchalamment au gré capricieux du flux et du reflux, qui tantôt les repoussait sur le rivage et tantôt les attirait au milieu des vagues.

Sur le bord de l'onde amère, une foule nombreuse se pressait pour admirer les allées et venues des baigneurs de tout sexe, les excitant du geste ou de la voix, les engageant à continuer encore leurs exercices si bien commencés, augmentant ainsi le bruit des lames qui venaient mollement se briser sur le rivage.

Au bout d'une heure, tout fut fini. Chacun s'apprêta à déjeuner sur le sable, à l'abri d'une tente qui nous garantissait des chauds rayons du soleil et à savourer l'excellente bouillabaisse que l'on avait fait préparer à l'hôtel.

On n'entendait plus alors que le léger bruit des vagues qui venait encore nous charmer de son magique concert, ou les propos joyeux des centaines de personnes qui étaient venues se promener à la mer.

Le soir, à deux heures, le même mouvement recommença avec le même entrain, plus gai et plus vif encore. Tant de joie et tant de gaieté nous ravissait. Excités par nos amis, nous fîmes comme eux et nous partageâmes leur plaisir. Cela dura plus d'une heure, temps qui nous parut bien court et trop vite écoulé. Puis tout cessa brusquement et la foule disparut insensiblement, après une journée si bien remplie.

Pour moi, je n'oublierai pas de longtemps cette agréable promenade, et je la recommencerai tous les ans, lorsque la saison sera arrivée. Heureux alors si mes amis peuvent en faire autant, car un plaisir partagé nous donne plus de satisfaction.

J. Meastin.

Armissan (France) 1891.

LES TROIS FILLES

Comme il suivait la route ombragée de lilas et bordée de halliers d'églantine, le jeune homme arriva à un carrefour, où trois chemins venaient aboutir.

Et, à la naissance de chaque chemin, il y avait une jeune fille.

La première était blonde, la seconde était brune, la troisième était rousse.

La blonde avait les yeux bleus, la brune avait les yeux verts, la rousse avait les yeux noirs.

La première tenait à la main une touffe de violettes. La seconde portait au corsage un bouquet d'œillets. La troisième avait aux dents une rose d'un rouge de sang.

La première était élancée, sa silhouette ondoiyante, pleine d'une grâce virginale, le regard pur, le front candide et son teint délicatement estompé des exquises transparences de la pudeur.

La seconde était grande, sa franche stature pleine d'une grâce sereine, le regard brillant, le front souverain, et son teint savoureusement velouté des joyeux reflets de la volupté.

La troisième était petite, sa pimpante tournure pleine d'une grâce provocatrice, le regard luisant, le front troublant, et son teint capricieusement avivé des subtils éclats de la coquetterie.

Et la première jeune fille dit au jeune homme :

— Je suis ta fiancée.

Je suis celle qui t'attend, craintive, depuis que son cœur timide s'est ouvert aux aspirations inconnues. Je suis celle que ta pensée fait tressaillir, et qui rougissante s'abandonnera à toi, le superbe vainqueur. Je suis celle qui t'environnera sans cesse de son affection, toi à qui elle a donné toute son âme. Je suis la compagne fidèle qui élèvera à ton foyer tes enfants, gage de notre indissoluble union.

Je suis ta fiancée, jeune homme.
Je t'aimerai toujours.

Et la seconde jeune fille dit au jeune homme :
— Je suis ta maîtresse.

Je suis celle qui t'attend curieuse, depuis que son cœur hardi s'est ouvert aux aspirations inconnues. Je suis celle que ta pensée agite, celle qui t'entourera un instant de son affection, toi à qui elle a donné un peu de son cœur. Je suis la franche compagne qui partagera tes plaisirs, tant que dureras notre passagère union.

Je suis ta maîtresse, jeune homme.
Je t'aimerai quelque temps.

Et la troisième jeune fille dit au jeune homme :
— Je ne suis ni ta fiancée, ni ta maîtresse.

Je suis celle qui ne te jamais attendu, car son cœur ne s'est jamais ouvert aux aspirations inconnues. Je suis celle que ta pensée amuse, celle qui te torturera sans cesse de sa cruauté, toi qui n'amolliras jamais une des fibres de son âme. Je suis la perverse compagne qui te trompera tout le cours de notre lamentable union.

Je suis un être sans nom.
Je ne t'aimerai jamais.

Et le jeune homme regarda successivement les trois jeunes filles.

Et la première s'assit sur une pierre, et se mit à pleurer longuement.

Et la seconde eut un léger haussement d'épaules, et elle s'en alla lentement.

Et la troisième éclata d'un rire sonore, et elle s'enfuit.

Et le jeune homme s'élança à sa poursuite.

LÉON GANDILLOT.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Georges Violletti (\$5.00), 67, rue St-André ; F. U. Lavallée (4.00), 219, rue Berri ; Gédéon Roy, 35, rue du Champ-de-Mars ; Alexandre Dupuis, chez Dupuis frères, coin des rues Ste-Catherine et St-André ; R. Bé-rubé, 1940, rue Ste-Catherine ; L. A. Bergeron, 143, rue des Allemands ; J. Horace David, 239, rue St-Denis ; D. C. Gilmour, 91, rue St-Félix ; Félix Raymond, 339, rue Montana ; D. D. Montplaisir, 174, rue St-Dominique ; V. Marcell, 305, avenue Duluth ; P. Jodoin, 95, rue St-Hubert ; Wilfrid Gagnon, 58, rue Latour ; Dame Alphonse Demers, 137, rue St-Hypolite ; Ladislav Comtois, 215, rue Wolfe.

Québec.—Dame J. P. Garneau (\$10.00), 14, rue St-Flavien ; Napoléon Marois, 366, rue St-François ; Delle Marie-Louise Matte, 73, rue Sault-au-Matelot, Basse-Ville ; Delle Malvina Pourtier, 255, rue Arago, St-Sauveur ; Delle Marie Lapointe, 12, rue Ste-Madeleine ; Cyrille Gingras, 159, rue Richelieu ; L. M. Goulet, 80, rue St-Anselme ; O. Lachance, 130, rue Lachapelle ; Romuald Lamontagne, 186, rue Richelieu ; Pierre Caron, 12, rue Fontaine, St-Roch ; Dame Arthur Lépine, coin des rues Richelieu et Tachereau, faubourg St-Jean ; Cercle Salaberry, coin des rue Fontaine et St-Jean.

Beauport, Québec.—F. X. Laplante.

St-Henri de Montréal.—Napoléon Charron, 209, rue St-Ambroise.

Ste-Cunégonde.—J. M. Tremblay, 113, rue Quesnel.

Pointe St-Charles.—Mme McCown, 77, rue Bourgeois ; J. O. Vallée, 534, rue Centre.

Trois-Rivières.—Lucien Carignan ; Alphonse Normand, 67, rue Bonaventure.

St-Hyacinthe.—Louis Plamondon ; Damien Bouchard ; C. D. Beauvais ; E. O. Provost.

Stanford.—Aphonse Borgeleau.

Fraserville.—Narcisse Gauvin.

Ste-Marguerite, Lac Masson.—Delle Marguerite Lajeunesse.

Sherbrooke.—A. Paradis.

Manchester, N. H.—Delle Lia Livernois (\$3.00), 351, rue Pine.

Houghton, Mich.—Mme Emma Vincent.

Oconto, Wis.—F. X. Brazeau.